

# Mostefa Lacheraf et la poésie

Par Christiane Chaulet Achour  
Université de Cergy-Pontoise

« Personnage taciturne et généreux, d'une modestie qui confine à l'effacement, il a la densité d'une goutte de mercure<sup>1</sup>. »

Dans l'article précédent<sup>2</sup> que j'ai écrit sur Mostefa Lacheraf, je me positionnais de façon précise, face à l'œuvre de ce penseur : je me proposais de sonder ce que j'ai toujours senti dans les nombreux échanges que nous avons eus, comme une fascination pour la littérature et son acuité pour l'analyser, acuité non dépourvue de jugements sévères et tranchants sur lesquels le débat peut être ouvert<sup>3</sup> mais acuité qui guide hors des sentiers paresseux d'une réflexion superficielle.

Dans la présente contribution, je voudrais m'attarder plus précisément sur son rapport à la poésie car elle tient une place de choix dans ses écritures et la tient, presque exclusivement, par rapport aux autres expressions littéraires. Il est sûr que ses textes politiques et ses essais historiques, écrits à des moments décisifs et en prise sur une actualité immédiate et une perspective à long terme, sont essentiels et ce sont eux qu'on connaît le mieux. Mais sa fascination pour la poésie est significative même dans les limites de son déploiement. Limites car, sur Lacheraf comme sur d'autres intellectuels de l'époque, des contraintes se sont exercées dues aux exigences du combat pour l'indépendance qui les ont empêchés de suivre leur penchant et de se consacrer, en ce qui le concerne, à « cultiver » une écriture poétique et à approfondir l'approche anthropologique de cette expression littéraire dans ses divers registres.

Nous étudierons donc ce rapport à la poésie en deux temps : nous verrons tout d'abord comment Lacheraf conjugue poésie et anthropologie en étant à l'écoute de voix poétiques diverses de sa terre, s'acheminant, de texte en texte vers une définition de la culture algérienne contemporaine et ce qu'elle contient : « l'algérianité, la patrie charnelle, l'appartenance spirituelle mais pas nécessairement religieuse à un pays, la littérature comme miroir et centre sensible d'une expression identitaire liée davantage à la géographie et à la société plus qu'à l'histoire et à la "nation" traditionnelle exaltées toutes deux par le sectarisme et les mythes<sup>4</sup>. » Nous donnerons, dans un second temps un aperçu de sa propre production

---

<sup>1</sup> Présentation de M-M. Brumagne à l'entretien avec Mostefa Lacheraf, « L'Avenir de la culture algérienne », *Les Temps Modernes*, n° 209, octobre 1963, p. 720.

<sup>2</sup> C. Chaulet Achour, « Littératures et langues : prémonition et acuité dans les écrits de Mostefa Lacheraf » dans *Mostefa Lacheraf – Une œuvre, un itinéraire, une référence*, Coordination et présentation par Omar Lardjane, AADDRESS-NAQD, Alger, Casbah éditions, 2006, pp. 167 à 181. J'en reprendrai ici quelques passages.

<sup>3</sup> Cf. en particulier l'entretien donné aux *Temps modernes*, art.cit. A propos des « classiques » algériens : « Ces romans ont eu pendant longtemps une vogue, il faut bien l'avouer, objectivement pas toujours fondée. Si, techniquement parlant comme je l'ai dit, ils approchaient de la perfection, ils n'étaient pas encore le reflet authentique de la société algérienne, surtout au niveau des masses laborieuses et exploitées et de peuple en général, avec ses vertus, son humanisme, sa résistance silencieuse ou déclarée à l'oppression coloniale. » (p. 732). L'essayiste enfonce le clou, avec des mots très durs en reprenant l'essentiel de ses propos dans *Algérie, nation et société*, Paris, Maspero, 1965.

<sup>4</sup> Citation, correspondance reçue de Buenos Aires, le 9 avril 1991.

poétique, puisque de 1936 à 1961, Mostefa Lacheraf a écrit et publié (pour certains d'entre eux) des poèmes<sup>5</sup>. C'est la partie plus cachée de son œuvre.

### *Mostefa Lacheraf, à l'écoute de la poésie*

Nombreuses sont les contributions du penseur aux fondements de *La culture algérienne contemporaine*<sup>6</sup> et ses analyses qui convoquent l'histoire lointaine du pays et du Maghreb et la période coloniale analysée du point de vue d'un intellectuel algérien face aux défis de l'indépendance autour de la langue et de la culture<sup>7</sup>. Son intérêt tant pour la poésie populaire que pour la poésie écrite dans les deux langues au XX<sup>e</sup> siècle, découle de la même affirmation d'une impossible déculturation des Algériens du fait de la perte ou de la dégradation de la langue et de la culture écrites en arabe et de leur adoption du français : « Les Algériens n'ont jamais cessé de parler leurs langues populaires, d'y fonder et d'y enrichir un humanisme parallèle d'expression orale<sup>8</sup>. » Cette idée, exprimée si clairement dans cet ouvrage de 1965 et reprise dans d'autres articles, est creusée dans *Des noms et des lieux- Mémoires d'une Algérie oubliée*. Il serait fastidieux de relever les pages où il revient avec insistance sur l'algérianité profonde qui puise sa sève dans un Maghreb rural, à la culture orale mais aussi écrite. L'essayiste analyse avec finesse ces résistances multiples et internes à la société algérienne colonisée. Face aux valeurs de sa société devenues inopérantes dans le nouveau système, plusieurs réactions à la culture dominante étaient possibles. Lacheraf insiste sur : « "l'auto-pédagogie" qui implique, en même temps qu'un ébranlement du substrat mental du passé, la recherche d'un équilibre difficile entre l'acquis ancien, désormais privé de son efficacité conventionnelle, et l'apport étranger non délibéré, presque fortuit, qui va constituer la seule règle du jeu social sinon politique. » Trois réactions sont donc possibles : un « compromis », un « effort contrarié d'autodidacte » et « un sentiment d'exaspération » car le colonisé est ballotté entre « l'impossible retour au passé et l'impossible présence à ce temps vécu du progrès du contexte colonial. » On reconnaît les pages décisives et qui n'ont rien perdu de leur justesse et de leur mordant du chapitre 11 de *L'Algérie, nation et société*<sup>9</sup>. Elles font partie des grands textes de la décolonisation, raison pour laquelle, j'ai qualifié Mostefa Lacheraf, en 2007, d'essayiste postcolonialiste<sup>10</sup> avant la lettre puisque l'épine dorsale de toutes les démonstrations qu'il engage dans son premier ouvrage est la notion de résistance du colonisé face à la machine broyante de la colonisation. Comme l'écrit Achille Mbembe : « La pensée de la postcolonie [...] est une pensée de la responsabilité, responsabilité en tant qu'obligation de répondre de soi-même, d'être garant de ses actes. [...] Il n'y a plus de

---

<sup>5</sup> L'ensemble de ces poèmes nous a été remis par M. Lacheraf lorsque nous en avons réalisé l'édition – belle édition mais trop limitée –, avec Dalila Morsly et Ali Silem, avec son accord. Première édition complète en livre d'art, avec l'accompagnement des dessins d'Ali Silem, sous le titre, *Pays de longue peine*, le 30 juillet 1994 par J-M. Ponty pour Adélie à Limoges, 120 exemplaires. Edition épuisée.

<sup>6</sup> - Sous la forme d'un fascicule austère de 30 pages des presses de l'ENAP à Alger, tiré à part de la communication faite par l'auteur au Premier Colloque National Algérien de la Culture, Alger, 29 mai-5 juin 1968. Réédité, Alger, éditions de l'ENAP, 1988 avec d'autres contributions, sous le titre : *Ecrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société*.

<sup>7</sup> - Titre de la première partie de cette communication (c'est moi qui souligne) : « Le préalable du terrain culturel et socio-économique et les exigences de la production artistique et littéraire »

<sup>8</sup> - *L'Algérie, nation et société*, C'est dans le même esprit qu'il me semble qu'on peut comprendre les pages qu'il consacre aux deux écoles (l'école coranique et l'école coloniale) dans *Des noms et des lieux*, op. cit., pp.27 et sq. Témoignage personnel assez différent de ceux que l'on peut avoir par ailleurs dans la littérature algérienne.

<sup>9</sup> « Réflexions sociologiques sur le nationalisme et la culture en Algérie ».

<sup>10</sup> E. Saïd cite Lacheraf dans le chapitre qu'il consacre à Camus et l'Algérie dans *Culture et impérialisme*, op. cit., p. 263-264 (même s'il y a une petite erreur biographique concernant Lacheraf, « professeur à l'université d'Alger après l'indépendance ») : en dehors d'Algérie et du Maghreb, il est très rare que les chercheurs « du Nord » cite ses travaux, tout simplement parce qu'ils ne le connaissent pas.

"dedans" qui serait coupé d'un "dehors", un passé qui serait coupé du présent. Il y a un temps, celui de la rencontre avec l'Autre, qui se dédouble constamment et qui consiste, non dans la scission, mais dans la contraction, l'enroulement et la jonction. Voilà, en tout cas, une géographie et une carte du sujet qui permettraient de poser d'une autre manière les questions brûlantes de la banlieue, de la nation, de la citoyenneté, voire de l'immigration<sup>11</sup>. »

### La poésie orale

Dans son entretien de 1963 aux *Temps modernes*, on constate que les deux écrivains algériens qui sont jugés le moins sévèrement sont Feraoun et Mammeri car « ils sont nourris de traditions folkloriques rurales qui sont les plus riches et souvent les plus anciennes (ici, en l'occurrence, le folklore kabyle). Feraoun a d'ailleurs recueilli et traduit en français les œuvres du grand poète populaire de tradition orale, Si Mhand<sup>12</sup>. » Ce lien fort, direct et affectif selon les qualificatifs de l'essayiste, ne peut que l'interpeller car lui-même a investi ce secteur de la culture algérienne depuis ses premiers écrits.

Il a 30 ans en 1947. Il donne une substantielle contribution dans *Les Cahiers du Sud*, pour un numéro thématique « L'Islam et l'occident », intitulée, « Poésie du Sud » et déjà quelques pièces sous le titre « Petits poèmes d'Alger » de ce qui prendra plus d'ampleur dans son édition de 1953<sup>13</sup>. Son article est une sorte de défense et illustration de la littérature populaire d'Algérie : « Elle se divise naturellement en deux parties : 1- les contes et les récits ; 2- les chants et les prières épiques, lyriques, satiriques ou macabres. Des différences sensibles correspondent à la diversité des régions et des populations<sup>14</sup>. » Mostefa Lacheraf passe ainsi en revue différentes expressions, s'adressant ici à un lecteur français curieux mais peu au fait de cette littérature, dans ce geste pédagogique d'explication et de transmission qui a toujours caractérisé ses écrits :

« Ne vous imaginez pas cependant que les gens du Sud admirent les grandes qualités chevaleresques à l'exception de toute autre chose. Leur cœur vibre devant toutes les beautés matérielles et morales. Il est vrai que les *meddahs* ont surtout chanté les exploits des compagnons du Prophète ou ceux des conquérants hilaliens ; il est vrai que les vertus chevaleresques des héros musulmans forment la matière principale de leurs œuvres, mais ils ont exprimé avec succès les moindres sentiments de l'âme arabe. Certains de leurs poèmes exaltent avec une naïve piété la vie des saints, leurs mœurs pures et surtout leurs miracles. D'autres chantent les sentiments filiaux et les vertus islamiques. En plus des récits épiques et des poèmes que les *meddahs* vont chanter sur tous les marchés algériens, il y a également des contes et des histoires légendaires d'un charme particulier<sup>15</sup>. »

Après la présentation des contes, il passe à l'expression poétique et remarque tout d'abord sa surprise d'avoir retrouvé dans le premier *Faust* de Goethe, « une petite poésie qui ressemblait presque point par point à une chanson arabe triste et naïve que je connaissais depuis mon enfance<sup>16</sup>. » Suit une longue présentation du *meddah* « chantre par excellence de l'âme arabe » dont il égrène le répertoire et les registres.

Pour comprendre cette inscription de cette poésie au plus profond de son être, nous citerons un passage qui en dit plus long que toutes les analyses sur cette fascination dont nous parlions :

---

<sup>11</sup> Achille Mbembe : « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », entretien, revue *Esprit*, décembre 2006. Un des penseurs à la fois le plus connu et le plus critique des études postcoloniales.

<sup>12</sup> M. Lacheraf, « L'avenir de la culture algérienne », art. cit., p. 733. Notons qu'à cette date, Mammeri n'a pas encore publié son travail sur *Les Isefra de Si Mohand*.

<sup>13</sup> Mostapha Lachraf, « Poésie du Sud », *Les Cahiers du Sud*, 1947, pp. 323-333. Les poèmes, pp. 340-341. (la transcription du nom du critique est celle qui est donnée à la fin de l'article.

<sup>14</sup> Art. cit., p. 323.

<sup>15</sup> Art. cit., p. 324.

<sup>16</sup> Art. cit., p. 328.

« Quand j'étais enfant, j'attendais le jour du marché avec impatience, car ce jour-là, les *meddahs* des douars venaient chanter ou réciter leur vaste répertoire. Ceux qui aimaient les longs récits et le style imagé s'y pressaient, se bouscullaient pour entendre ces rapsodes. Je n'oublierai jamais les changements qui se marquaient sur leurs physionomies, les cris d'admiration qu'ils exprimaient en écoutant leurs chants préférés, tous les états d'âmes qui se reflétaient dans leurs yeux<sup>17</sup>. »

Mais il n'y a pas seulement le *meddah*, il y a aussi les « gaouals » : « Il se trouve aussi des hommes qui composent des poésies populaires dans lesquelles ils expriment leurs états d'âme. Les poèmes ne sont pas chantés dans les marchés et ne sont connus que par les amis de l'auteur<sup>18</sup>. » Et Lacheraf alors d'évoquer le poème si connu de Hazzya, en en donnant quelques passages qu'il traduit. Et il poursuit : « Nos poètes populaires parlent toujours de l'amour malheureux, de la femme impitoyable, de la jeune fille désirée mais inaccessible. Ce sont des frères de Musset, douloureux comme lui, mais violents aussi quand leurs amantes les trahissent, les abandonnent ou ne répondent pas à leur passion<sup>19</sup>. »

A 35 ans, en 1953, une autre étape de cette visibilité qu'il tente de donner – pendant la période coloniale, faut-il le rappeler –, sa traduction de la poésie féminine publiée chez Seghers<sup>20</sup>, *Chansons des jeunes filles arabes*, recueil composé de traductions de pièces de la poésie orale féminine citadine connue, selon les régions, sous l'appellation de *buqala*, *hawfi* ou '*aroubi*. Un extrait de sa présentation souligne son intérêt pour le pouvoir symbolique de la langue :

« La langue est d'ailleurs belle, d'une chaleur et d'une justesse d'évocation dont seules les femmes de chez nous ont le secret. Elle mérite, plus que nulle autre, le nom de "langue maternelle", c'est-à-dire féminine par excellence, expression créatrice, source première, inaltérée, généreuse. Elle arrive à traduire, avec un rare bonheur, la fantaisie lyrique et le rêve – où baignent quelques-unes de ces pièces – mieux que ne le ferait celle des hommes, généralement plus sentencieuse, érudite et réaliste<sup>21</sup>. »

Ce travail de recherche, d'érudition et de jubilation participe à un mouvement sensible à l'époque de ceux et celles qui choisissent de faire revivre leur culture en la traduisant et l'adaptant en langue française. Ce recueil n'ayant jamais été réédité, nous lui avons redonné une modeste actualité éditoriale en la re-publiant dans la revue *Algérie Littérature/Action*, d'avril-mai 1998<sup>22</sup>. Approuvant pleinement cette réédition, Mostefa Lacheraf l'a enrichie d'un texte introductif et dévoilait le vrai titre qu'en 1953 Seghers avait refusé, *Chansons des jeunes*

---

<sup>17</sup> Art. cit., p. 329.

<sup>18</sup> Art. cit., p. 329.

<sup>19</sup> Art. cit., p. 330.

<sup>20</sup> Mostefa Lacheraf, *Chansons des Jeunes Filles Arabes*, Paris, 1953, éd. Pierre Seghers, « Poésie 1953 ». Voici la présentation de l'éditeur : « Mostefa Lacheraf est né, il y a 35 ans, dans la province d'Alger. Enfance et jeunesses partagées entre le Sud natal, Alger où il fit ses études secondaires, Blida et Paris où il termina ses études supérieures. Il est professeur dans l'Enseignement secondaire. A collaboré, dès 1939, à diverses revues : *Mithra* et *Fontaine* que dirigeait Max-Pol Fouchet ; *Afrique littéraire*, de G.A. Astre ; *Les Cahiers du Sud* ; *Al-Mabâhith*, revue tunisienne de culture arabe dont l'animateur était Mahmoud Messadi. A fait paraître quelques poèmes dans un recueil intitulé *Départs*, publié en collaboration.

M. Lacheraf a écrit, dans les deux langues, des essais sur la littérature arabe populaire et classique, des études bibliographiques, des récits dont l'un d'eux a été publié par la revue *Terrasses*. Il prépare un roman et des contes algériens ».

Cette présentation est accompagnée d'une photo de Lacheraf, marchant dans une rue de Paris, un livre sous le bras. On voit donc bien l'intérêt littéraire de Lacheraf même s'il est alors un militant et que, parallèlement, il s'occupe « de problèmes de doctrine et d'organisation et propagande au sein de l'émigration algérienne en France ». Il a milité, dès 1938, au PPA puis au MTLD. (notes biographiques écrites de sa main).

<sup>21</sup> Edition Seghers, 1953, p. 12.

<sup>22</sup> - N ° 20-21, pp. 125 à 143.

*filles algériennes* ; substitution très éloquente, le qualifiant algérien étant alors réservé aux Européens d'Algérie, les « autochtones » étant « arabes ». Il rappelle la patiente collecte auprès « de proches parentes de la lignée maternelle dépositaires de l'héritage « lyrique » de l'ancienne citadinité maghrébo-andalouse<sup>23</sup>. »

Dans cette note d'avril 1998, M. Lacheraf, après avoir rendu hommage à P. Seghers, rapporte que le témoignage le plus significatif, pour lui, « parce qu'il concerne le caractère de l'œuvre et sa symbolique culturelle » fut la lettre que lui écrivait Gaston Bachelard en janvier 1954.

« Ce savant physicien et penseur, auteur de *L'Expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, de *La dialectique de la durée*, de *La poésie de la rêverie*, de *La Psychanalyse du feu*, de *L'Eau et les rêves* et autres œuvres marquantes, me dit en particulier dans la lettre que je conserve toujours :

" ... en vous lisant, j'ai des impressions de solitude. Et je comprends l'attente et le tourment

*Lys, ô lys !*

*Toi qui t'élèves sans rameaux*

*Au jardin irons te voir*

*Et nos peines dissiperons !*

Une seule fleur est ici une oasis. Et c'est la fleur qu'on voudrait cueillir et que seulement on va voir.

Quelle belle dialectique aussi dans ces chansons de l'amour timide et fier". »

Citons-en au moins une pièce :

« Je descendis au fond de la mer  
Et je vis le sable qui bouillonnait.  
J'en pris alors à pleines mains  
Pour en charger le pan de ma robe :  
Je vous le dis, jeunes filles !  
N'épousez jamais un marin.  
Il lance ses voiles sur la mer  
Et laisse les larmes couler !<sup>24</sup> »

On aura compris que Lacheraf n'a pas été un « fétichiste » du « folklore » mais un intellectuel attentif aux fruits de sa culture que la domination coloniale avait infériorisés. Il veut que sur tous les domaines de la culture populaire s'exerce un véritable travail de reconstitution, de contextualisation et de sélection :

« Le considérer, toutes affaires cessantes, comme une *Action Culturelle de masse* dans un pays déculturé, c'est faire fausse route, céder abusivement au mimétisme et retarder la naissance concrète et structurée d'une culture socialiste avec tout l'outillage qu'elle implique. Cependant, il ne serait pas mauvais que des folkloristes dûment formés, équipés, et connaissant bien nos langues populaires, s'attellent à la tâche ardue et méritoire de sauver de l'oubli des trésors de la culture d'expression orale : contes, récits, légendes, chroniques, poèmes, plaintes, mélodies, airs de danses, chorégraphie, etc.<sup>25</sup> »

Ainsi Lacheraf distingue nettement deux manières d'envisager le folklore : « Le folklore en tant que culture populaire adjuvant de la culture écrite et de l'esthétique nationale (...) du folklore en tant que divertissement improvisé charriant des impuretés d'inspiration et d'influences extra-culturelles. »

---

<sup>23</sup> - *Algérie Littérature/Action*, art. cit. p.125. Cette « Note de rappel pour une re-publication » est à lire attentivement.

<sup>24</sup> Edition Seghers, 1953, p. 31.

<sup>25</sup> « La Culture algérienne contemporaine », art. cit.

## Mostefa Lacheraf, lecteur de poètes

Dans la correspondance que je citais en introduction et qui faisait suite à l'envoi d'un de mes articles, « Parcours dissidents »<sup>26</sup> où j'interrogeais « l'algérianité » de Jean Sénac, Anna Greki et Jean Pélégri, Mostefa Lacheraf écrivait aussi : « Et comme j'ai bien connu et fréquenté Sénac, Anna Greki et J. Pélégri je peux, en toute modestie, en parler sur ce plan-là, c'est-à-dire au sujet du "choix" algérien de chacun d'eux et de certaines de ses caractéristiques ce qui, d'ailleurs, fait de l'algérianité un véritable « registre » » nuancé, diversement adopté ou motivé, à l'instar des grands choix humains<sup>27</sup>. »

Par deux fois, il accepta d'écrire des préfaces aux recueils de deux amis : en 1961 pour *Matinale de mon peuple* de Jean Sénac, de la prison de Fresnes ; et en 1963 pour *Algérie capitale Alger* d'Anna Greki ; la préface fut écrite en août 1962 à Alger. Pour qui connaît ses exigences en matière de littérature, il est évident qu'il n'aurait pas écrit ces préfaces par complaisance<sup>28</sup>. Il n'est pas indifférent de rappeler pour la seconde préface en particulier que le débat plus ou moins explicite sur la qualité d'Algérien bat alors son plein et qu'il donnera lieu au vote du code de la nationalité particulièrement restrictif et défini sur le critère religieux.

Dans la réédition de 1991 à laquelle nous faisons référence, les textes des préfaces ne sont pas modifiés mais M. Lacheraf y a ajouté des titres et sous-titres.

En ce qui concerne Sénac, le titre qu'il choisit est « Une Algérie méditerranéenne à l'opposé de l'Algérie de Camus » : ce titre donne l'orientation de la lecture qu'il propose en cette année 1961, dernière année de la guerre :

« Chez lui, le mot juste, naturellement venu, est l'arme infaillible de l'exigence qui porte plus loin que les adhésions passagères nées du pittoresque et du dépaysement pour dilettantes. Ainsi, dans le message significatif de "La Patrie", Jean Sénac dit qu'il a "pris racine dans ce peuple", et non pas, selon l'équivoque perfide, familière à beaucoup de colonialistes : "dans ce pays". Cela situe mieux qu'un choix, les prémisses rigoureuses d'une logique à laquelle il restera fidèle<sup>29</sup>. »

Il présente cette poésie au plus près dans son ancrage charnel à la terre algérienne, dans ses choix têtus et dans ses bonheurs et ses souffrances : « La poésie de Sénac, elle, affronte le feu dans une ordalie de vérité et de triomphe<sup>30</sup>. » Il en souligne le sensualisme et rapproche la Méditerranée de Sénac de celle de Federico Garcia Lorca. Il intronise Sénac comme chantre majeur de cette Algérie en train de naître : « Cette "matinale arrachée à l'obscur demeure luit déjà", avant l'heure d'un soleil précoce et triomphant<sup>31</sup>. »

Le titre choisi pour Anna Greki est moins polémique. Lacheraf emprunte un titre à Anna Greki elle-même et lui donne une extension : « "Avec la rage au cœur" ou le combat des certitudes ». S'attardant sur les évocations de l'enfance dans les Aurès que l'on trouve dans le recueil *Algérie, capitale Alger*, le préfacier précise : « Je parle naturellement de la poésie écrite par des militants, des patriotes, où le contrepoint mélodique exprime à parts égales la sensibilité liée au sol natal, au monde fraternel des hommes, et les préoccupations de la lutte

<sup>26</sup> «Parcours dissidents : A. Greki, J. Sénac et J. Pélégri», « Poétiques croisées du Maghreb », *Itinéraires et contacts de culture*, vol.14, 2<sup>ème</sup> sem. 1991, L'Harmattan, pp. 18-25.

<sup>27</sup> Citation, correspondance reçue de Buenos Aires, le 9 avril 1991.

<sup>28</sup> Réédition : Mostefa Lacheraf, *Littératures de combat – Essais d'introduction : études et préfaces*, Alger, Bouchène, 1991, 144 p.

<sup>29</sup> Rééd. 1991, p. 18.

<sup>30</sup> Rééd. 1991, p. 19.

<sup>31</sup> Rééd. 1991, p. 22.

qui est synonyme de souffrances communes, de révolution, de triomphe<sup>32</sup>. » Lacheraf s'attarde alors sur la force du combat militant qui inscrit Anna Greki, femme parmi les femmes dans les prisons, durant cette guerre qui vient de s'achever. Il est aussi sensible aux beaux poèmes d'amour dédiés à Ahmed Inal, militant mort au combat et en cite plusieurs extraits dont :

« Vivant plus que vivant  
Avec ton corps qui brille  
Aux quatre cris de la douleur  
Eparpillé, déchiqueté, torturé  
Saignant sur la terre orange  
Où nous sommes nés... »

Pas de mièvrerie, pas d'héroïsme cocardier. Il célèbre cette poésie qui « dépasse les lieux communs quand bien même on y trouverait l'illusion passagère d'une réminiscence ; qui dépasse la forme apparemment prosaïque de certaines de ses pièces dès que s'impose au lecteur leur lyrisme authentique et bouleversant<sup>33</sup>. »

Ces deux préfaces témoignent de la part des deux poètes de leur confiance en une lecture qui ne les rendra pas « exotiques » et de la part du préfacer de sa conception large et saine de l'appartenance à la culture algérienne.

### *Mostefa Lacheraf, poète*

Ma proximité avec les œuvres de Mostefa Lacheraf a d'abord été poétique. J'ai entendu pour la première fois le nom de Lacheraf, lors de ma seconde année à la faculté des lettres d'Alger quand Jacqueline Lévi-Valensi nous en fit la présentation, en 1964-1965, dans son cours sur « La poésie algérienne de combat ». Le *Diwan algérien* n'ayant pas été réédité et étant introuvable aujourd'hui, il est utile de citer un long extrait de son commentaire :

« Devant l'indéniable beauté de certains poèmes de Mostefa Lacheraf, on se prend à regretter qu'ils soient aussi peu nombreux et qu'ils restent éparpillés dans des revues d'accès souvent difficile. Tour à tour ironique et tendre, Lacheraf témoigne d'une infinie possibilité d'émerveillement au monde, sans fausse naïveté, avec toute la lucidité et le sérieux d'une expérience parfaitement intériorisée.

Son imagination se nourrit souvent de paysages précis d'Algérie – montagne, mer, laurier-rose, ou sables de la dune – mais les anime d'une sensibilité très neuve au contact des choses.

Ce "pays de longue peine qui s'en vient du même assaut invisible chargeant l'espace jusqu'au sommet" est plus qu'un symbole : il est la vie, l'émotion, la souffrance, la vérité de tout un peuple ; mais Lacheraf affirme aussi le sens d'une continuité qui dépasse la notion même de peuple ou de race et devient celle de la vocation humaine vers l'amour du monde. Si précise que soit son évocation, on ne peut réduire à l'Algérie ce "pays de longue peine", pas plus qu'on ne peut réduire au témoignage de la seule histoire algérienne ce cri lancé par toute souffrance, et tout espoir (...)

Ces routes du temps replacent dans le mouvement même du monde chaque amertume individuelle ; cet élargissement de la pensée et de la sensibilité de Lacheraf explique peut-être la fréquence du symbole ou du thème de la marche, des chemins (...)<sup>34</sup> »

---

<sup>32</sup> Rééd. 1991, p. 23.

<sup>33</sup> Rééd. 1991, p. 32.

<sup>34</sup> J. Lévi-Valensi et J-E. Bencheikh, *Diwan algérien*, Alger, SNED, 1967, 255 p. Citation, p. 173. Pour Lacheraf, pp. 171 à 176. Son sous-titre, *La poésie algérienne d'expression française de 1945 à 1965 – Etude critique et choix de textes*, en donne bien l'étendue. Le recensement des poètes (présentation et citations) est précédé de trois textes introductifs très denses. Lorsque J. Lévi-Valensi enseignait ce cours, elle enseignait donc l'enquête en cours, dans tout son aspect vivant.

Amour du pays, chant à la terre algérienne, il est certain que ce long poème est façonné par cette attention extrême au pays qu'on retrouve dans d'autres contributions de l'essayiste :

« Lézards et chenilles, fleurs d'armoise, asphodèles vivaces et les pas de la harde sur le silex mat, et le vent éperdu qui tisse et qui retisse. La vie en tapinois se meut dans une douce reptation de duvet, de soies animales, de mica, de tendre avalanche au flanc de la dune où glissent les fennecs. »

Ce poème<sup>35</sup> a été souvent cité dans des anthologies ou des études sur la poésie de la guerre. Mais, au fur et à mesure des années, ce talent poétique de M. Lacheraf a été oublié. Nous allons tenter de donner une idée des dix neuf poèmes dont sept étaient inédits jusqu'à leur édition en livre d'art. Le premier poème date de du 2 septembre 1936 et le dernier (le dix-huitième) du 17 janvier 1961<sup>36</sup>.

### Huit poèmes inédits (1936-1952)

Ces poèmes de jeunesse – Lacheraf a même noté « Vers de jeunesse », il a 19 et 20 ans pour les deux premiers –, sont écrits dans l'atmosphère d'une poésie française très classique, apprise au lycée, comme ce premier poème écrit à Berrouaghia, le 2 septembre 1936 :

« *Hommes heureux et Forçats*  
(à *Berrouaghia*)

(*Dura lex, sed lex*)

La nuit de vos douleurs est celle de nos joies  
O sombres criminels, entre vos sombres murs  
Les ombres de vos faits, de vos desseins impurs  
Ont pesé sur vos pas, dans d'infemales voies !

Expiez ! Expiez ! Ce que la Destinée  
Vous a fait accomplir de lâche ou de sanglant  
Que l'Aigle olympien vous perfore le flanc  
Enchaînés, rugissant tout le long de l'année !

Alors que cette nuit la fête vous convie  
Que le bal chatoyant glisse et tourne sans fin  
Que partout les accords, l'ambiance les parfums  
Ouvrent bêtement tous nos sens à la vie

Vous souffrez le plaisir des Sombres Errynies  
Au milieu de vos fers, sous l'œil des gardiens noirs  
L'ouragan intérieur écrase vos espoirs  
La honte pèse encore sur vos têtes honnies.

Dès l'aube le long fouet meurtrira vos échine  
Vous serez le bétail passif et hébété  
Et vous irez traîner sous le soleil d'été  
Des blocs lourds et creuser des tunnels et des mines

La nuit prolongera son faste jusqu'à l'aube  
Les danses, les chansons, les amoureux plaisirs  
Satisferont nos vœux, combleront nos désirs  
La fête accordera ses faveurs jusqu'à l'aube... »

---

<sup>35</sup> - Ecrit à Fresnes, le 6 décembre 1960. Certaines pages de son livre *Des noms et des lieux, Mémoires d'une Algérie oubliée*, Casbah éditions, 1998, dans son chapitre IV, « L'entre Hodna-Titteri : berceau de l'enfance » donne à lire bien des pages qui éclairent les lieux où s'ancre la parole poétique.

<sup>36</sup> - Il a été publié dans le n°2 de la revue *Esprit* en 1962.



Cette poésie en sages alexandrins n'est pas sans rappeler certains accents hugoliens. Le lieu, dans la région d'origine de Lacheraf, est néanmoins Berroughia et son pénitencier dont la mémoire est vive parmi les Algériens.

Le poème suivant, daté du 11 octobre 1937, a pour titre « Départ ». Cette thématique du départ est une constante dans les poèmes de l'écrivain. Le même rythme en alexandrins en marque la facture mais la première strophe n'est pas inintéressante :

« J'irai porter mes pas vers d'autres horizons  
Par les chemins du Monde où l'espoir s'éternise  
Le vent de l'aventure en toutes les saisons  
Pousse les vagabonds sur la route et les grise ! »

Une suspension de sept années marque l'écart entre le deuxième et le troisième poème. Celui-ci est de Juin 1944, à Alger et s'intitule « Bras coupés ». Il est traversé par l'expérience amoureuse et le rejaillissement de la vitalité du corps, à la fin de la guerre : « Quelle chair affolée jamais prendra le deuil ». Max-Pol Fouchet lui écrit le 20 juillet 1944 : « Votre poème est des plus émouvants. Le cri initial, vraiment poétique, est de ceux auxquels on ne peut échapper. Merci de m'avoir fait tenir cette excellente pièce. » Ce poème se dégage de la forme classique de la succession de quatrains en alexandrins, voie que le poète n'empruntera pratiquement plus.

En août 1945, le quatrième poème inédit est une courte pièce d'hymne à la femme retrouvée, « Retrouvée », écrit au Jardin des Plantes à Paris. Le cinquième poème est à nouveau daté de Paris en avril 1950 et est à nouveau un poème d'amour sous le titre, « Vers inachevés ». Le sixième, sans date est éclairé par la mention « (Souvenirs d'Elma dans la maison paternelle) :

« Nous entrons dans l'Été comme dans le souvenir  
Les fleurs que nous foulons pour venir à toi, c'est déjà  
Ta première fièvre Saison qui nous habite !  
Et sous nos pas qui s'éclaboussent de lumière  
Tout le sang de printemps se dessèche  
Dans les herbes rousses  
Dans les pétales momifiés  
Dans les épines qui souffrent de leur rigidité »

Le septième est daté d'août 1952 et dit le souvenir et la perte :

« *Gare du Nord !*

Mes pas refluent vers d'autres lieux  
Et la voix qui disait : "Je n'aime plus !  
Je n'aime plus cet amour et ses absences vaines  
Et tes mains retrouvées au bord de mes attentes  
Tes mains dures et lointaines... "  
La voix qui le disait a soudain retenu  
Les rumeurs cahotant sur l'horizon des rails  
Gare du Nord ! Gare du Nord !  
Et tous les bruits épars sur les quais et la ville »

Le huitième et dernier poème a pour titre « Vers inachevés II » et est daté de Paris en décembre 1952 : « Et la chair en sommeil nous avons rêvé/de femmes aux mains pressantes, secondes mères/et vierges fraternelles (...) »

## Les cinq poèmes de *Départs*

Mostefa Lacheraf donne cinq poèmes dans un recueil collectif, *Départs*. Ses poèmes sont en compagnie de ceux de P. Bailloux, P-J. Brouillaud, B. Dumontet, T-A. Rivière, W. de Zaniewicki. Le recueil est publié en octobre 1952 à Béziers. Lacheraf donne de longs poèmes – ce qui sera sa marque dans ses poèmes désormais. Le premier s'intitule « Intermède » et est daté de novembre 1947. Il est un hommage à une jeune fille pour ses 25 ans et se termine ainsi :

« (...) Ce beau royaume c'est ton attente égale et pleine :  
Une baie tranquille qui s'ouvre aux grandes voiles,  
Aux tempêtes égarées,  
Au soleil de midi qui montent vers le port  
L'âpre haleine des eaux captives  
Et tous les souvenirs de l'ambre et des tropiques.  
C'est ton corps désirable où se préparent des fêtes  
Pour une autre naissance »

Le second poème est un des plus beaux et des plus sereins. Il est de 1948 et s'intitule « Les Chemins de la nuit ».

« Nous avons reconnu les chemins de la Nuit  
Epars autour de nous comme une chevelure dionysiaque !  
Nous avons retrouvé le subtil pouvoir de nos mains  
Longtemps inertes  
Nos mains de fièvre et de douceur  
Qui jouent avec les feuilles au plus haut des vergers  
Qui jouent avec l'azur au plus clair des fontaines  
Qui jouent avec tes seins au plus fort du désir  
Qui jouent avec tes mains, petites et profondes !  
Nous voici retournés aux ferveurs d'autrefois  
Dans la nuit familière comme un arbre diffus.  
Nous voici retournés aux rites de l'Enfance  
Aux formes pressenties dans nos anciens délires  
Et nous voici rendus, les mains offertes  
A d'autres mains qui nous retiennent  
A des branches jalouses qui cernent nos étreintes  
Comme la nuit des sylves et des polypes  
Et des roseaux et des herbages  
Trempés de bruits sournois et d'humides saveurs ;  
A des femmes attendues depuis des vies entières  
Et que nous retrouvons, aimantes et sereines ! »

Le troisième texte n'est pas daté autrement que par la date du recueil. Il s'intitule « Ceux qui partent » : c'est un long poème en prose en hommage à ceux qui prennent la route : « les Nomades qui ne veulent pas rester, les amants de la route, ceux qui s'en vont sur les chemins innombrables à la recherche d'eux-mêmes, les vagabonds crottés, les évadés de la grand'ville, les fils de bohémiens, les marcheurs aux pieds brûlants ! » A la voix de ceux qui partent répond le poète qui, à son tour, incorpore leur voix « l'âme d'un Bédouin, forte, échevelée, sœur fantasque de la cavale et du vent. Et c'est elle qui me porte et me pousse vers les routes parcourues jadis... »

Le quatrième poème est dédié à H.P. : il dit la solitude dans laquelle une fois de plus se retrouve le poète, « Voilà que ta solitude... »

Le cinquième et dernier poème est très long, « Terre mystique » et s'inscrit bien dans une méditation mystique. Il commence ainsi :

« Je partirai  
Au-delà des frontières où s'arrête la vie des hommes ! »

### Trois poèmes dans le n°21 de Simoun<sup>37</sup>

Ce numéro paraît en novembre 1952. L'un s'intitule, « Les grandes sorties » ; le second est dédié à Yrjö Kaijärvi, poète finlandais, ami de Lacheraf, écrit l'été 1953. Le troisième poème s'intitule « Les Enfants prodiges », de novembre 1952 :

« Les enfants prodiges ne sont pas toujours ceux qui reviennent  
Le cœur entier.  
Ils sont là, foulant le seuil  
Mais leurs yeux suivent, ailleurs  
Les chemins inutiles qui se jouent dans l'espace  
Les chemins essoufflés qui ne vont jamais loin  
Les chemins retracés dans le sable et la mer  
Les chemins resurgis dans leurs jeunes mémoires,  
Au point du jour  
Comme un assaut de branches dans le soleil léger  
Et déjà le retour  
Est si près du départ !

Les enfants prodiges ne sont pas toujours ceux qui reviennent  
Leur visage est tourné vers les chemins absents  
Les chemins de partout  
Et quand ils poussent la porte pour rentrer chez eux  
Ils n'ont plus de visage  
Et la mère attentive ne les reconnaît pas ! »

### Les trois derniers poèmes

Un poème de 1952 ressort des cartons de Mostefa Lacheraf lorsque l'AEFAB, association algérienne, lui demande, à lui comme à d'autres écrivains, un texte, pour l'album *L'Enfance au cœur*, publié et vendu au profit de l'association et des enfants abandonnés. Ce poème est « Triptyque de l'absence » en quatre quatrains en alexandrins dont nous citons le dernier quatrain :

« Ce soir tu es absente et tout en moi me quitte :  
La lumière et le sens multiple et quotidien  
De mon être, et le bruit du monde, et je retiens,  
Pour te garder, ce cœur que ta présence habite !<sup>38</sup>»

En 1960, Lacheraf donne à Albert Memmi un poème, écrit à Fresnes le 6 décembre 1960, pour son *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, publiée à

---

<sup>37</sup> N°21 en 1956-1957. « La revue oranaise *Simoun* (1952-1961) vécut le douloureux paradoxe de parler de poésie et d'art en plein drame algérien. À l'image de son directeur fondateur Jean-Michel Guirao, d'origine espagnole – comme l'écrivain Emmanuel Roblès qui fut étroitement lié à l'existence de la revue – *Simoun* fut imprégné de culture hispanique et, durant ces temps de franquisme triomphant, elle s'efforça de faire entendre la voix âpre de l'Espagne libre. Fenêtre ouverte sur la Méditerranée, *Simoun* se voulut aussi algérienne, espace de dialogue et de rapprochement entre écrivains européens et nord-africains. Mais la guerre était là. Et ce fut le destin de *Simoun* de mourir de l'inéluctable devenir de l'Algérie. » <http://nananews.fr/fr/algerie-des-chimeres-algerie-mon-amour/2797-memoire-de-simoun-1952-1961> : un entretien avec le responsable de la revue à lire. Consulté le 21 octobre 2012.

<sup>38</sup> Ce poème a été traduit par Eduardo Paz Leston et publié dans la revue *Sur*, n°313, en juillet-Août 1968 à Buenos Aires.

Présence Africaine en 1964. C'est le poème, « Pays de longue peine », que nous citons précédemment. Il se termine ainsi :

« Dans le jour qu'on foudroie, amis où êtes-vous ?  
La terre se boursoufle où passe l'étranger  
Mais ses chemins secrets brillent d'une juste flamme  
Et la soif de naguère que la source étanchait  
Avec un goût de sel avec un goût d'absence,  
Là voilà qui s'abreuve à même les nuées.  
Le monde se refait dans la nuit familière  
– La nuit s'éclaire aussi pour gagner sur le jour –  
Et la grâce en péril a rejoint les combats ! »

Le dernier poème de Lacheraf date du 17 janvier 1961 à Fresnes et est publié par la revue *Esprit*, dans son n°2 de 1962 et s'intitule « Les Saisons et les pierres ». Retenons-en : « L'oubli du Monde hors des murailles/ N'est point l'oubli du temps qui passe/ Du temps qu'il fait./ Ici, je rêve aux canicules/ Au prime automne des écoliers. » Quelque temps plus tard, Lacheraf sera libéré de prison et quittera la France clandestinement pour rejoindre Tunis. L'indépendance est là : Mostefa Lacheraf est happé par d'autres urgences.

Au terme de ce parcours accompagnant Lacheraf en poésie, j'insisterai sur le fait que mon objectif n'est pas d'effacer les autres versants de la stature intellectuelle a développés par Lacheraf et qui fait de lui un de nos penseurs essentiels de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ce que je souhaitais, c'était proposer un éclairage inédit qui lui donne toute sa dimension et le sorte de l'austérité dans laquelle on l'a trop souvent enfermé. Il a témoigné, à une de mes questions, de ses lectures en poésie contemporaine : « de grands poètes de langue arabe et de langue française se partageaient mes faveurs tels que Nazik al Malaïka, Adonis, Al Bayati, P-J. Jouve, Patrice de La Tour du Pin, René-Guy Cadou, Robert Desnos, etc...(…) J'ai aussi bien connu le poète finlandais Yrjö Kaijärvi (...) sans parler du grand poète cubain Nicolas Guillen décédé cette année, d'Aimé Césaire, du Guyanais Damas rencontré à Paris en 1964-1965 avec feu Alioune Diop et d'autres écrivains amis de la revue *Présence Africaine*<sup>39</sup>. » Amoureux de la poésie, poète à ses heures avec l'engagement profond qui le caractérise, on voit, tout au long de ces dix neuf poèmes, combien l'expression se complexifie, s'autonomise par rapport aux « modèles » pour dire ses expériences et ce pays profond qui lui tient tant à cœur.

#### Résumé :

La présente contribution étudie le rapport de Mostefa Lacheraf à la poésie car elle tient une place de choix dans ses écritures. Il est sûr que ses textes politiques et ses essais historiques, écrits à des moments décisifs sont essentiels et ce sont eux qu'on connaît le mieux. Mais sa fascination pour la poésie est significative même dans les limites de son déploiement. Limites car, sur Lacheraf comme sur d'autres intellectuels de l'époque, des contraintes se sont exercées dues aux exigences du combat pour l'indépendance qui les ont empêchés de suivre leur penchant et de se consacrer, en ce qui le concerne, à « cultiver » une écriture poétique et à approfondir l'approche anthropologique de cette expression littéraire dans ses divers registres.

Nous étudierons donc ce rapport à la poésie en deux temps : nous verrons tout d'abord comment Lacheraf conjugue poésie et anthropologie en étant à l'écoute de voix poétiques diverses de sa terre, s'acheminant, de texte en texte vers une définition de la culture algérienne contemporaine et de l'algérianité. Nous donnerons, dans un second temps un aperçu de sa propre production poétique, puisque de 1936 à 1961, Mostefa Lacheraf a écrit et parfois publié dix neuf poèmes. C'est la partie plus cachée de son œuvre.

---

<sup>39</sup> Correspondance de M. Lacheraf en 1989.